

# Comment le nouveau surgit-il dans le monde ?

## Das Goetheanum 1/2017

### Neu überlegn

Gott weiß nicht, wohin die Reise geht.  
Er brennt vor Neugier —  
Das ist seine Wärme.  
Die Wärme weiß sein Geheimnis,  
Seinen Wunsch, alles zu trüben.  
Im Aufklären erkennt er sich selbst.  
Im Abdunkeln wächst sie über ihn hinaus.  
Sie ist offen für das Chaos,  
aus dem er hervorgeht.  
Das Neue hat kein Dasein, es ist in der  
Beschreibbaren Welt nicht zu finden.  
Der Ursprung der Welt verharrt, kann nicht  
In die Zeit, betritt nie das Gewesene.  
Was in der Zeit vom Ursprung auftaucht,  
ordnet sie neu und vergißt sich.  
Wo immer ich ihn betrete,  
ist alles Sinn, bin ich im Anfang.  
Gott weiß nicht, wohin die Reise geht.  
Er brennt vor Neugier —  
das ist seine Menschheit.

### Philipp Tok

### Réfléchir de neuf

Dieu ne sait pas, où va le trajet.  
Il brûle de curiosité —  
C'est sa chaleur.  
La chaleur sait son secret,  
Son désir, de tout brouiller.  
Dans la lumière, Lui se reconnaît.  
Elle, le dépasse dans l'obscurité.  
Elle est ouverte au Chaos,  
Duquel Lui appert.  
Le neuf n'a pas d'existence, n'est pas  
à découvrir dans le monde descriptible.  
L'origine du monde perdure, impossible  
dans le temps, jamais le passé franchit.  
Ce qui dans le temps de l'origine surgit,  
Il le ré-ordonne de neuf en l'oubliant.  
Où que je mette le pied  
Tout est sens, je suis au commencement.  
Dieu ne sait pas où va le trajet  
Il brûle de curiosité —  
C'est Son humanité.

### Époque post-factuelle ? — par Istvan Hunter

Peut-on accepter ce concept sans plus ? Il y a des mots qui tout d'abord empêchent le penser.

Quelques observateurs de l'élection présidentielle aux USA ont remarqué que nous étions désormais dans ce qu'il est convenu d'appeler, une époque post-factuelle. Ils soulignent ceci du terme de « *post truth* [*Post-vérité*] ». Celui-ci vient de l'espace anglo-saxon et a été récemment élu comme le « mot international de l'année » par les « *Oxford Dictionaries* »<sup>1</sup>. Selon ces derniers, ce mot caractérise un état de fait, lors duquel « l'opinion publique est moins déterminée par des faits objectifs que beaucoup plus par des émotions et opinions personnelles »<sup>2</sup>. Le concept obtint un sérieux coup de pouce dans le contexte du référendum sur le *Brexit* et celui des élections aux USA. La popularité du concept semble précisément partir de là où cela eut lieu, de sorte que le comportement des électeurs serait inadéquat ou selon le cas, reposerait tout bonnement sur une méconnaissance de l'état des choses. Ce qui est intéressant dans ce contexte, c'est avant tout que les électeurs se sont comportés en contradiction flagrante avec les manières de voir dominantes dans les organes de presse dirigeants. Dans les deux questions — aussi bien celle de la justification d'une sortie de la Grande Bretagne de l'UE, tout comme la question de savoir laquelle des deux alternatives, Donald Trump ou Hillary Clinton, était la meilleure pour endosser la fonction de président des USA — l'état des choses est très complexe et aussi très contesté. Il n'est surtout pas évident de savoir, sans plus, laquelle des deux incarne la juste préséance.

Le sens d'une description comme celle du « post-factuel » devrait généralement être ainsi révoquée en doute. Pour préciser, il suggère automatiquement que la situation de fait **a**) est connue de tous et à cela **b**) il n'y a en vérité aucune alternative. Celui qui défend une autre opinion pour cela, par exemple, que Donald Trump ne représente pas une option d'éligibilité pour le combat électoral pour la présidence américaine, ou bien est d'accord avec le fait que la Grande-Bretagne doit en tout cas restée associée à l'UE, se trouve dans le champ du « post-factuel ». Pour exprimer cela d'une manière quelque peu plus drastique, on pourrait dire qu'il s'est finalement fourvoyé, qu'il vit dans la lune ou bien se laisse simplement diriger par des sentiments et opinions qui n'ont rien à faire avec la réalité. Lors d'une description de ce phénomène, il devient clair qu'avec le discours post-factuel, il s'agit moins de décrire une situation des faits que beaucoup plus de discréditer certaines manières de voir. Quel sens a donc le discours post-factuel si l'on est pas soi-même d'avis que l'on se trouve en possession des faits corrects et qu'on part au contraire du fait qu'autrui ne l'est pas ? Il s'agit d'une attitude manipulatrice analogue à celle de l'utilisation du topo « théorie de la conjuration ». Ici aussi, on emploie un concept qui vise à indiquer que ce que l'autre a à dire, « doit » être faux, en tout cas, parce qu'il ne « sait » pas être d'accord avec l'opinion d'une « majorité », mise en scène par les médias. C'est pourquoi on devrait caractériser ces deux concepts bien plutôt comme des « non-mots » de l'année. Car tous deux ne laissent aucun espace pour une libre formation d'opinion sur ce que cela signifie dans le cas concret. Il n'existe qu'une opinion là-dessus, quant à qui est éligible et qui ne l'est pas. Qui en dévie, n'est plus en contact avec la réalité.

Ceci n'est pourtant pas une base de discussion et ne témoigne pas non plus du respect de la liberté d'opinion, mais la restreint. Ce sont en réalité des concepts diffamatoires. Il s'agit de faire une démonstration devant des opposants et non pas de laisser valoir d'autres opinions. Des exemples impressionnants pour cette technique, se rencontrent dans l'ouvrage célèbre de George Orwell « *1984* ». La technique utilisée ici, Orwell la désigne comme « *Neusprech* [*novlangue*, *ndt*] ». Chez lui, l'organe de propagande du gouvernement s'appelle « ministère de la vérité ».

<sup>1</sup> Le 16.11.2016 [www.derstandard.at/2000047648541/Post-truthist-das-internationale-Wort-des-Jahres](http://www.derstandard.at/2000047648541/Post-truthist-das-internationale-Wort-des-Jahres)>Stand 25.11.2016

<sup>2</sup> 2016 Oxford Dictionaries : [www.en.oxforddictionaries.com/definition/post-truth](http://www.en.oxforddictionaries.com/definition/post-truth)>Strand 25.11.2016

## Comment le nouveau survient dans l'art ? — par Zvi Szir

Dans l'art le neuf n'est jamais une idée, c'est toujours une pratique, quelqu'un fait quelque chose. C'est après que des idées sont seulement formulées, c'est après coup, qu'on réfléchit, pense et parle. Au fait succède les idées. Ensuite, parfois, on agit à partir de l'idée, « on doit peindre de telle et telle façon », « Je réaliserai ceci ou cela pour que ce soit correct et rempli de sens ». Car l'ennui s'ensuit lorsqu'on marche dans les empreintes laissées par l'art. Parce que l'art fabrique du sens, mais n'a pas de signification — des œuvres ne signifient jamais quelque chose — les idées dans l'art ne sont jamais déterminantes ; jamais ce qui est neuf, mais seulement la matière première, dans laquelle on l'a mise en forme. Les idées sont le matériau, comme l'huile, l'eau ou la couleur, avec lesquels on fait de l'art, se sont des médiums. Ce que nous voulons dire avec le terme « nouveau », c'est un essentiel, un substantiel, donc l'art et la manière dont est quelque chose, autrement ce n'est que représentation nébuleuse.

**Quatre tentatives**  
mènent dans l'année  
qui vient et  
interrogent : comment  
le neuf vient- au  
monde : dans la  
religion ? écrit  
Andreas Laudert,  
dans la philosophie ?  
émerge Salvatore  
Lavecchia, dans l'art ?  
s'envole ZviSzir et  
dans la vie ? jaillit  
Wolfgang Held.

Lorsqu'on disait que l'art (post)moderne s'efforçait sans cesse au neuf, avait-on en tête de nouvelles idées, de nouvelles formes, de nouveaux médiums ou matériaux ? Vraisemblablement tous les trois choses et plus encore une nouvelle attitude, une nouvelle source d'inspiration, une nouvelle expérience et conception du monde qui peut reposer à la base de l'action. Dire ce qui est nouveau, c'est un paradoxe, car on l'appelle nouveau parce que cela n'existait pas auparavant et donc on ne pouvait rien en dire avant, en outre. Ce sur quoi j'ai quelque chose à dire, c'est toujours — pour le moins un tout petit peu — ancien.

« Il n'y a rien de plus vieux que le journal d'hier », ce qui a eu lieu, est toujours passé. Le neuf absolu est événementiel, ce qui n'existait pas auparavant, ce qui n'est jamais la réalisation d'une idée, car ceci ne serait pas un événement, mais simplement l'exécution d'une donnée. « Avoir une idée nouvelle », ce n'est rien, cela n'a pas de substance ; ce sont des actions, donc des réalités volontaires — « ce que l'idée fait — un événement donc, qui peuvent faire naître quelque chose de neuf. D'après son caractère même, le nouveau est un avoir lieu, une action, une volonté. Des idées qui ont changé le monde, ont modifié le monde, comme on dit et donc elles ont agi, ont eu lieu, sont devenues des

événements. Elles n'ont jamais été exécutées, mais se sont développées, au contraire, en libérant suffisamment de volonté de sorte qu'un devenir — et donc une direction volontaire — fut mis(e) en route. Dans ce sens — parce que l'événement n'est pas en conformité à des lois —, ce n'est pas, en vérité, un concept, mais seulement un représentant de ce qui tient au vouloir, donc quelque chose de non-conceptuel, dont « l'unicité », en attendant, n'est pas intelligible au langage. Donc l'art, qui consiste en idées qui sont réalisées, ne peut rien produire de neuf. Les idées, les pensées qu'il « communique », sont toujours déjà trop tardives, une idée de, ou bien une idée sur quelque chose, qui a déjà eu lieu auparavant et donc qui est toujours déjà vieille. L'art-idées est un commentaire, un être déjà bien après. — Le nouveau appartient au royaume du « pas encore », non pas à la nouvelle<sup>3</sup> qui est ce qui en suit. En relation avec la vie, c'est la vie après la mort. Le neuf n'est jamais ce qui est, mais au contraire, ce qui devient ce qui est « arrivant ». Cela ne peut jamais provenir d'une antipathie rébarbative de la réflexion car le neuf n'est jamais réflexif. Il jaillit de la force de sympathie du vouloir, de l'activité de transformation de fond en comble du donné, de la réorganisation totale du donné pour un néant, un trou, un non-existant encore, de sorte que celui-ci, à l'étourdi, puisse ressortir. C'est une surprise, un visiteur qui arrive sans être invité, quelque chose que tout ce qui est déjà donné désigne de neuf, en le pourvoyant d'un nouveau lieu et d'un nouveau sens. Cette activité, qui organise de neuf, à partir de ce qui est pour un néant, de sorte que cela se produise de manière inattendue, nous la nommons fantaisie [imagination créatrice, *ndt*]. Celle-ci est l'action d'un futur dans le présent, la réorganisation d'un donné au sens de ce qui ne peut encore devenir conscient et qui est encore indéterminable. Cela ne donne aucune possibilité de conduire l'imagination créatrice de prime abord. Elle ne dispose d'aucun médium correct, d'aucunes lois, d'aucunes vérités données d'avance. Le vrai suit le nouveau, c'est ce qui peut être dit dessus, lorsque le neuf est déjà établi. — Que ce soit des détrempe de couleur — portées du haut à droite au bas à gauche — ce que ce soit par les « nouveaux médias » : l'idée que le médium détermine le nouvel art est fautive. Le nouveau doit être mis au monde et se choisit les éléments du donné, qu'il peut directement utiliser. Il ne suit aucune idée, aucun idéal, bien au contraire, ceux-ci le suivent.

Le manque de neuf dans l'art de ces 30 dernières années, l'intérêt croissant porté au marché de l'art et à ses prix, c'est ancré dans l'idée. La production des idées ne peut pas être catégoriquement neuve, mais elle est soumise au contraire à ce qui a été pensé avant — cela devient spectaculaire, ce qui est le contraire de ce qui tient à l'événementiel. Le spectacle exclut le neuf, il se met à l'étalage, il extériorise le donné, le fait gonfler mais ne s'autorise jamais de faire surgir des effets qui ne soient pas déjà produits d'avance, car ceux-ci ne sont pas à voir avant et pourraient donc rester non-spectaculaires.

Si le nouveau est censé apparaître en art, alors le post-mortem, l'esprit, le divin ne peut séjourner dans l'idée, mais doit au contraire devenir mon action, il a le droit de ne pas être connu ou reconnu, au contraire, il peut être voulu. Ce ne peut être qu'une grossesse inexplicée prenant possession de l'âme, en ignorant l'idéal et le « comme-il-faut ». Ce n'est pas une affaire d'avenir, un événement que l'art désire ardemment, sans le planifier ou même sans pouvoir lui-même le vouloir. Ce n'est jamais fondé, jamais une histoire, c'est comme ce que Karl Barth disait à propos des écrits d'Angelus Silesius, une « Pieuse impudence ». — « Le Christ peut bien naître à Bethlehem des milliers de fois / Et pas une fois en toi ; alors tu demeures encore éternellement perdu(e). » (Angelus Silesius « *Pèlerin chérubin* », premier livre, Verset 61).

<sup>3</sup> *Nach-richt*, (nouvelle au sens d'information ou d'avertissement), subtilité intraduisible ici en français. *ndt*

## Comment le nouveau survient dans la vie ? — par *Wolfgang Held*

En Chine la nouvelle année commence, selon la position lunaire, entre le 21 janvier et le 21 février ; dans le milieu culturel islamique elle pérégrine durant toute l'année à cause du calendrier lunaire ; en Inde, on célèbre l'année le jour du printemps. Pour la moitié de l'humanité, le nouveau décompte de l'année commence au 1<sup>er</sup> janvier. Et malgré tous les soucis et doutes sur ce que le futur peut éventuellement amener, le nouvel an a encore nonobstant cet éclat particulier. À l'état de neuf ! Une nouveauté ! Le plus neuf du nouveau ! Là où il est question de nouveau, il y a l'attention. Celui qui connaît déjà le plus neuf, on l'écoute. À tout commencement, à tout nouveau, un charme est inhérent. — compose Hermann Hesse dans son poème « *Stufen* ». De fait. Le nouveau jour, le nouvel an — se présentent là, non grevés d'hypothèques, virginale, comme le cahier vide au premier jour d'école, comme le champ de neige immaculée, dans lequel on s'apprête à poser le pied. Cela fait partie de l'antinomie de l'être humain d'éviter — lors de toute aspiration à un nouvel attrait — toute attraction de ce qui est étranger et nouveau, car nous évitons en même temps l'insécurité que l'inconnu traîne après soi. Plaisir et angoisse, lorsqu'il s'agit du nouveau, sont intimement liés et ici tout l'ensemble du monde médial est au poste de commande, car il offre le nouveau en milliers d'images, de tonalités et d'histoires, sans la pression du changement, sans la peur, parce qu'on est soi-même, comme spectateurs et auditeurs, on peut donc rester « vieux ». Donc : comment rencontre-t-on ce qui est nouveau de sorte qu'à partir d'un vis-à-vis, on fait devenir une compagnie, qu'on n'en reste pas sur la berge, mais qu'on pique une tête dans le lac, pour parvenir à ses berges tant de fois mentionnées ? La nature est ici maîtresse. Elle joue sur trois registres avec ce qui est nouveau.

Manifestement c'est pour elle le grand cycle du meurs et deviens ! « Et une vie nouvelle refléure sur les ruines », compose Friedrich Schiller dans son drame de liberté « *Guillaume Tell* » et il souligne ainsi la consonance de la mort et de la nouvelle naissance dans la nature et dans l'âme humaine, dans laquelle ce cycle se reflète. De la même façon que dans le Soleil, là où l'éclat physique, visible, surpasse sa lumière intérieure, la vie recèle ses tonalités plus discrètes de renouvellement. Les biologistes anthroposophiques, comme Jochen Bockemühl et Andreas Suchantke, dans la série foliaire étalée en éventail, conduisent le regard sur cette fête du nouveau dans toute plante singulière. En faisant une ascension du pétiole, la forme de la feuille se modifie tout en restant fidèle à son trait de base. La parole d'Héraclite que rien n'est aussi constant que le changement, la plante, elle, la met en image. Là se change la forme des feuilles. Là où la plante entre au contact de l'environnement, en relation avec le Soleil, là aucune feuille n'est identique à une autre. Mais, au centre, la tige s'élève — un axe, une expression d'identité. Constance et changement deviennent ainsi un organisme.

**La nature devient le modèle, le prototype. Elle révèle que le nouveau et l'étranger est la clef pour développer plus grandement et vastement l'identité propre.**

Une troisième couche de nouveau est encore plus cachée, c'est la section d'or, cette mesure de toute croissance. Que ce soit dans la succession des ramifications, dans les formes foliaires et sépaloïdes, la nature suit la proportion particulière à la section dorée. « *Sectio divina* ». Section divine se désigna jusqu'à la Renaissance cette proportion singulière, lors de laquelle le segment le plus court se proportionne par rapport au plus long comme celui-ci par rapport au nouveau tout. Cela étant, l'élément particulier à la section dorée, c'est que les deux grandeurs, qui se tiennent à peu près dans la proportion  $(1 + \text{racine carrée de } 5)/2$ , soit 1.618..., sont « irrationnels ». Cela signifie qu'une partie de l'un des segments peut encore être aussi petite, qu'il ne se laisse jamais dériver sans une lacune dans l'autre segment. On peut mathématiquement montrer que la section dorée est même la grandeur la plus irrationnelle qui soit pensable. Cela étant, une irrationalité est une mesure de différence, d'étrangeté de deux nombres. Il n'existe aucun autre rapport dans lequel deux segments sont aussi irrationnels, étrangers l'un à l'autre que lors de la section dorée. On peut échelonner l'une des deux grandeurs, en fragments aussi courts que l'on veuille, que ce soit jusqu'au millionième, cela ne se réduira jamais sans lacunes dans l'autre. Une nouvelle cohérence se reforme sur la nouvelle totalité, car la section dorée énonce que le plus petit segment se comporte exactement vis-à-vis du plus grand comme le plus grand vis-à-vis du tout. C'est le tour de main artistique de la nature : le nouveau, qui croît comme une branche ou un membre, est au maximum nouveau et nouveau par rapport à l'existant. Mais parce qu'un nouveau rapport prend naissance par delà le tout, l'identité demeure en présence de toute étrangeté, elle en est même directement intensifiée, parce que c'est seulement au moyen du comportement irrationnel de la section dorée que la proportion particulière peut en résulter qu'un segment plus petit se comporte exactement vis-à-vis d'un plus grand comme le plus grand vis-à-vis du tout.

Goethe désigne la mort comme le coup de génie de la vie, pour avoir encore plus de vie. Il n'en est pas autrement avec l'étranger, ce qui est nouveau : ici aussi, c'est le tour de main artistique de la nature, pour, au moyen de ce qui est étranger et nouveau, gagner encore plus d'identité. La nature devient le modèle, le prototype. Elle révèle que le nouveau et l'étranger sont la clef pour développer plus grandement et vastement l'identité propre.

## Philosophie, comment elle arrive dans le nouveau. — par *Salvatore Lavecchia*

Comment la philosophie pourrait-elle rendre manifeste ce qui est nouveau dans le monde ? Cette question résonne comme une provocation sarcastique, lorsque nous percevons l'évolution de ces dernières années de la philosophie que l'on reçoit dans le monde. Pour préciser, celle qui, détrônée de sa position de Reine des sciences, semble s'être dépréciée au point de devenir l'esclave des sciences, de la politique et de l'économie. Cette autorité-ci ou cette autorité-là est censée, de fait, délivrer les meilleurs arguments critiques rationnels pour son monde idéal, mais sans pourtant pouvoir d'elle-même enfanter des mondes d'idées, si elle veut être « scientifique ». Autrement dit l'agenda de la philosophie est de moins en moins écrit par des philosophes, en particulier lorsqu'ils sont titulaires d'une chaire<sup>4</sup>. Ainsi, ce peut-il que la philosophie ne fut jamais si populaire qu'en ce moment — le nombre des festivals qui l'impliquent est entre temps impossible à embrasser du regard — mais d'un autre côté, l'autonomie de son cheminement n'a jamais été si menacée<sup>5</sup>.

Une philosophie naquit du fait que l'être humain, au moyen de la liberté du penser, découvrit la libre volonté pour la naissance d'une configuration individuelle du monde. Elle fut [son *ndt*] accompagnatrice au seuil qui, dans la lumière, conduit d'une conscience libre du royaume du psycho-physique au royaume du psycho-spirituel, afin que l'être humain éprouve la lumière créatrice de son Je, son vrai Soi et le mette au monde librement dans des formes nouvelles. La vie de Socrate rendit public le drame de cette quête du seuil. C'est pourquoi Socrate fut condamné par ces forces-là qui ne peuvent pas supporter le Je de l'être humain. Ces forces-là ne veulent pas du divino-humain, ainsi le Je fut-il pour elles un « nouveau Dieu », que Socrate rendit manifeste de manière illicite. Dans notre présent, ces forces sont encore plus puissantes que jamais ; par le règne du digital, elles offrent désormais aux êtres humains une caricature du divino-humain, à l'humanité une immortalité cybernétique sans-Je, au moyen de la création d'un monde anti-humain.

Philosoph<sup>ICH</sup><sup>6</sup> fut la résonance archétype de la philosophie, qui retentit dans la vie et la mort de Socrate. Il est urgemment temps qu'une philosophie — devant laquelle la philosophie idéaliste se laisse presque totalement obstruer par l'analytique anglo-saxonne — veille sans cesse toujours à entendre et recevoir cette résonance, si elle souhaite faire l'expérience d'un avenir authentique. Celui-ci est la résonance archétype de ce Centre-là de lumière spirituelle, le **Je suis** — au-delà de l'intérieur et de l'extérieur, du sujet et de l'objet, de l'individualité et de la communauté — dans toutes mes perceptions et idées qui enfantent une compréhension<sup>7</sup>. En tant que ce centre, je suis avec tous les autres êtres humains, au-delà de l'espace et du temps, tous associés dans la communauté d'une sphère de lumière infinie, dans laquelle tous les points sont un Centre, en enfantant les uns les autres ensemble. Le seuil qui mène à la lumière spirituelle de cette sphère, était l'objectif primordial de la philosophie et voudrait actuellement devenir de plus en plus conscient chez tout être humain. Dans la lumière spirituelle de cette communauté des Je, nous pourrions, nous êtres humains, faire l'expérience de cette élévation de notre conscience, dont notre présent a si urgemment besoin et dont la caricature est mise en scène par le monde digital. Il est urgent que la philosophie offre une alternative radicale, à l'encontre des dynamiques conceptuelles automates du digital, au lieu de la transparence sans lumière d'un contrôle totalitaire dans le digital — qu'on lise donc *Le Cercle* de Dave Egger ! — la rencontre ouverte, voulue, créatrice avec autrui, dans le Je courageux, en voulant. Il ne s'agirait pas, à cette occasion, de remplacer la perspective de la troisième avec celle de la première personne et encore moins le Je — dans la perspective collectiviste d'un nous. Penser, sentir, vouloir philosoph<sup>ICH</sup><sup>6</sup>, signifie, pour préciser la naissance d'une forme de conscience qui peut vivre au-delà de la première, deuxième et troisième personnes : la Jé-ité, et non pas simplement une attention<sup>8</sup> qui à n'importe quel moment pourrait transformer l'être humain en spectateur sans-Je.

**Le temps de l'imagination** paraît dans lequel je peux commencer à imaginer sans tutelle seulement mon Je et non pas le démontrer au moyen d'une autorité « scientifique » quelconque.

Philosophie en tant que Jé-ité n'est ni un réalisme unilatéral (objectivisme), ni un idéalisme unilatéral (subjectivisme). La philosophie moderne et post-moderne a critiqué à bon droit ces deux unilatéralités. Dans le présent hyper-moderne, le temps d'une philosophie critique seulement est nonobstant définitivement échu, si une philosophie voulait encore enfanter et façonner un avenir. Le temps de l'imagination paraît dans lequel je peux commencer à imaginer sans tutelle seulement mon Je et non pas le démontrer au moyen d'une autorité « scientifique » quelconque.

Ce n'est plus la rougeur de l'aube mais au contraire, le Soleil de l'imagination, qui s'est levé dans le cœur des êtres humains. Personne ne pourra percevoir ce Soleil, qui ne veut pas entreprendre le coup risqué d'une mise au monde. Philosophie en tant que Jé-ité, c'est l'entreprise hasardeuse dans laquelle la lumière du Je est transformée en œuvre d'art terrestre. Philosophie et art sont ici de nouveau un, trin avec une religion, dans laquelle le Je et Dieu exprimeraient une nouvelle Terre.

<sup>4</sup> Comme chacun le sait, la tentation de la « chaire » est dans ce cas bien trop forte. *ndt*

<sup>5</sup> L'exemple de Michel Onfray en France est remarquable sur ce point. *ndt*

<sup>6</sup> Au sens exact du *Logos* incarné dans **I**esus **C**hristus, dans le vrai **I**ch = Je, étincelle divine du *Logos* en l'être humain, *ndt*

<sup>7</sup> Au sens profondément français de « prendre avec Soi ». *ndt*

<sup>8</sup> Jeu de mot entre *Ichsamkeit*, Jé-ité et *Achtsamkeit*, attention. *ndt*

## Religiosité renouvelée — par *Andreas Laudert*

La religion entretient, de par sa nature même, des relations avec des forces primordiales qui ont à faire avec le cœur [*Gemüt*] et avec la ferveur de l'âme. Mais parce que notre époque est maussade, on se querelle au sujet du vrai Dieu ou bien on conteste celui qui en fait partie ou pas. Si quelque chose de vraiment nouveau apparaissait, on renoncerait alors à la religion à partir de la religiosité. — Enfant, je grandis en présence du pain et du vin ; directement près de l'église, entourée de vignes, dans un ancien fournil. Je devins prêtre et je me demande aujourd'hui ce qu'il advient d'une consécration lorsque qu'on n'œuvre plus pour une communauté culturelle. Je ne me tiens plus près d'un autel déterminé. Ma religiosité est devenue une nostalgie en arrière, envers ce que j'y ai éprouvé : c'était d'avenir parce que c'était quelque chose d'ancien. Je n'ai pas le toupet de devoir commenter le fait d'appartenir à un mouvement spécifique pour un renouvellement religieux. Mais je regrette l'absence de l'ardente aspiration éprouvée en commun et la reconnaissance qu'il n'y avait pas, dans l'essentiel, de séparation dans le monde. Aucun calcul ne s'était porté dans mon cœur. J'aimais les cantiques dans l'espace sacré, j'aimais la lueur des cierges et le silence de la sacristie. J'aimais la prière commune, aussi — ou bien parce que — je ne savais jamais bien prier. Que veut dire : ne pas savoir bien prier ? C'est dans une incapacité, dans une nostalgie, que débute le Christianisme.

Lorsque la proposition me parvint de cette contribution, je traitai dans le cours d'allemand de la 9<sup>ème</sup> classe justement la pièce « *Le capitaine de Köpenick* ». Le sans-travail, Wilhelm Voigt, y mène une conversation avec son beau-frère, peu avant de changer son plan aussi désespéré qu'infiniment comique, de se faire passer pour capitaine au moyen d'un uniforme qui n'est plus en usage et de se procurer ainsi un passeport, s'il n'obtient pas déjà de permis de séjour. Le beau-frère croit néanmoins à l'ordre étatique, quoique qu'il fût amèrement trompé lui-même tout à l'heure, par celui-ci, et en appelle chez Wilhelm à la « voir intérieure », qui dût pourtant l'exhorter au « devoir ». Là-dessus Wilhelm dit qu'il revient de l'enterrement d'un enfant avec lequel il s'était senti lié, et qu'au cimetière, il avait obéi à la voix intérieure qui lui avait dit : « [...] Eh bien ... tu te trouves devant Dieu, le Père... et qui te demande en face : Wilhelm Voigt, qu'as-tu fait de ta vie ? Et alors je dus dire — un paillason, dus-je avouer. Ceux qui m'ont jeté en prison, ils m'ont tous marché dessus. [...] Tu dis cela devant Dieu, homme. Mais celui-ci te dit : Hélas ! dit-il ! passeport ! dit-il ! Je ne t'ai pas offert la vie pour cela ! [...] Où es-tu ? qu'est-ce que tu as fabriqué ? » la classe fut émue par les paroles qui témoignaient de la honte de l'âme, de devoir reconnaître à l'instant de la mort, ne pas avoir tout tenté et ne pas avoir agi comme un Je. Soudain Noah posa la question : « Vivez-vous la vie que vous avez choisie ? ». La question rompit sans ménagement l'ordre du cours. C'était ça le neuf : dans l'espace qui s'ouvrit à cet instant-là. La question de Noah ne voulait pas provoquer, elle portait de l'intérêt au delà d'un rôle fixé d'avance et je dus répondre : personnellement. Et pas non plus comme j'ai appris à le faire dans les livres ou comme j'ai déjà répondu une fois. Malgré tout, je dus à l'occasion satisfaire aux exigences du « maître », à savoir ne pas décourager ou embrouiller les adolescents, mais éveiller en eux, au contraire, dans le meilleur des cas, des idéaux. Le chemin vers la confiance mène au-dessus de l'abîme ; pouvons-nous te croire en cela ? Es-tu véridiquement en accord au fond de ton cœur avec le chemin sur lequel tu avances ? Peux-tu faire rendre sensible le fait que l'énergie, ou la conduite intérieure, qui t'y conduit, est telle qu'elle provient des couches plus profondes, d'autres sphères ? Alors nous ne devons pas savoir comment tu la nommes, ni vers quel but tu t'empresses sur ton chemin. Alors nous nous rencontrerons dans l'humanité dans le bien, car nous commençons aussi à pressentir cet être. — La classe continua de poser des questions, à s'entretenir l'un avec l'autre, à se taire mais aussi, avec éloquence, et il en résulta une atmosphère tout aussi recueillie qu'aîlée. La question valut pour chacun : Que dit ma voix intérieure ? Puis-je l'entendre dans la vie ?

C'est toujours autrui qui est nouveau. Être religieux aujourd'hui se manifeste indirectement. À la manière d'une attention par et pour autrui, comme conscience morale devant soi-même, comme un amour duquel souvent nous ne savons rien dire du pourquoi, il est encore là-présent en nous, alors que pourtant, nous saisit à la gorge la parole cynique « Après moi le déluge ! », pour ainsi dire comme un cataclysme qui se présente devant nous — et qui est donc autorisé à entrer dans l'arche salutaire ?

Le nouveau vient au monde de manière religieuse, mais non plus en contraignant par la religion. Il nous mouvra, mais ce ne doit pas nécessairement être un mouvement. Le nouveau n'est rien de neuf : c'est la nostalgie, de s'appartenir ensemble en étant encore isolés, le désir de l'âme d'avoir le droit de se sentir ainsi dissimulée dans l'humanité.

**Das Goetheanum 1/2017.**

(Traduction Daniel Kmiecik)